LE CHEMIN SAUVAGE

Extrait de la publication

Du même auteur

Dans la gueule de la baleine guerre
Seuil, 2007

J'ai avancé comme la nuit vient
Seuil, 2010

Extrait de la publication

JEAN-FRANÇOIS HAAS

LE CHEMIN SAUVAGE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN 978-2-02-106124-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Dominique,
Christine, Jean-Baptiste et Mathieu

À Patrick Cardinaux
À Christiane et Yves Breton

Ai fratelli Germano, Italo e Paolo Secchini

A Carmela e Vincenzo Paolillo
– I loro nomi ne rievocano
tanti altri…

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« *Entrai per lo cammino alto e silvestro.* »

Dante, *Inferno*, II.

« Dans ce pays on ne connaît pas la guerre. […] Je pensais : un pays paisible, propre, des gens compatissants, le cœur sur la main, toujours prêts à aider les autres. »

Y. Z'Graggen, *Matthias Berg*, éd. de l'Aire, 1995.

« Le cri d'un lièvre, rien de plus.
C'est un enfant qu'on égorge en forêt.
Et le cœur ouvert par le cri
Se serre, pétri de pitié. »

Guennadi Gor, *Blocus*,
traduit par H. Abril, Circé, 2010.

« Un jour, j'ai regardé de tout près un de ces gros (hannetons) si impitoyablement condamnés par l'espèce humaine. Je l'ai même pris dans ma main. Ses pattes en dents de scie me grattaient la peau tandis qu'il gigotait en tentant de fuir. Je lui ai rendu la liberté et l'ai regardé s'envoler lourdement. Maintenant que j'avais fait sa connaissance, je craignais qu'il soit attrapé par ceux qui leur font la chasse, et qu'il périsse dans d'horribles souffrances, arrosé de pétrole et grillé vif avec ses malheureux semblables.

Il est horrible de naître hanneton sur une terre où vivent les hommes. »

Alice Rivaz, *L'Alphabet du matin*,
éd. de l'Aire, 1968.

« […] l'eau noire du silence se referme, lisse, avec un frémissement décroissant, et nous recommençons à vivre dans notre songe, au bord redoutable de la veille. »

Hector Bianciotti, *Le Traité des saisons* (*La busca del jardìn*), traduit par F. M. Rosset,
Gallimard, 1977.

Extrait de la publication

Première partie

Extrait de la publication

1

Mon arrière-grand-père, qui n'était en ce 1er février 1871 qu'un tout jeune soldat suisse mobilisé du côté des Verrières, sur la frontière avec la France, avait accueilli dans ses bras (« on ne peut tout de même pas le laisser crever dans la neige comme une bête ») l'agonie d'un jeune soldat français, l'un des 87 847 hommes dûment comptés déposant depuis cinq heures du matin, dans les tassements boueux et les congères des bords du chemin, leurs armes, leurs tambours, leurs képis rouges, aux pieds de guerriers chaudement vêtus, bien nourris, que la guerre n'avait pas saisis dans son effroi, et cela durera trois jours pour ces soldats en haillons, troupeau somnambule jeté hors de ses rêves, ahuri, hébété, affamé, frissonnant, transi, marqué çà et là de taches garance dans le froid livide, troupeau qui avait été l'armée de l'Est constituée à la hâte en pleine débâcle pour se battre encore et qui maintenant se défaisait en une longue coulée chaotique, désorganisée, découragée, désespérée (et quelques-uns même, il me semble les sentir en moi, se laissent tomber dans la neige et s'abandonnent à mourir), après avoir, sous les ordres du général Bourbaki, lutté vainement dans un pays en déroute, un pays défait, un pays vaincu, réussissant pourtant à remporter une victoire à Villersexel, mais à quoi bon ? victoire d'un jour (comme une rémission dans un corps où la mort progresse partout), avant d'être battue et de

Extrait de la publication

finalement demander l'asile à la jeune Confédération suisse, cette dernière inaugurant ainsi, en ouvrant ses hôpitaux, ses églises, ses granges à une armée disloquée, désagrégée, échouée parmi ses neiges, son image d'îlot humanitaire au cœur de l'Europe. Et quand en famille on se souvenait de cette histoire, ma mère concluait : « C'est lui-même qui lui a fermé les yeux », ce qui ne laissait pas de m'étonner : quand on est mort, on a donc les yeux ouverts ? C'était pourtant vrai que j'avais trouvé notre vieux chat mort dans le carton où il allait dormir, un matin à mon lever, les yeux grands ouverts, les pupilles noires dilatées qui ne me voyaient plus, figées dans un lointain inaccessible à nos pauvres yeux (et j'avais beau pleurer…), une infinie absence, un ailleurs où je ne le rejoindrais jamais plus.

Mais les morts que j'avais vus (et mon grand frère aussi, mort à onze ans, alors que j'allais en avoir bientôt neuf, deux ans et demi d'écart entre nous) avaient tous les yeux fermés quand on allait prier auprès d'eux dans les maisons où les familles les gardaient deux jours, parfois trois, dans leur plus belle chambre, comme pour les retenir un moment encore dans leur vie de chaque jour soudain bouleversée, le temps d'une stupeur de larmes, le temps d'une main effleurant le front de cire froide, le temps d'un baiser déposé sur la joue ou sur les lèvres désormais closes, prises dans le silence glacé d'un insurmontable hiver, avant de les céder enfin au temps des autres et de se résoudre à la fermeture du cercueil, aux cahots du corbillard tiré par son cheval blanc, aux chants et à l'encens de l'église, au roulement des pelletées de terre sur le couvercle de bois qui résonnait au fond de la tombe. Les pauvres morts qui nous laissaient si pauvres d'eux avaient les yeux fermés quand on les voyait, et je croyais que c'était cela, être mort : avoir les yeux fermés et voir la nuit, pour toujours la nuit, et maintenant que mes yeux étaient fermés, je m'abîmais dans une nuit où tantôt je croyais m'enliser, m'engloutir, et tantôt je montais, comme si j'avais des ailes, et la nuit ne cessait de s'élargir, de s'approfondir.

Mort ? Mais la lumière caressait mes yeux, d'un souffle, d'un papillotement rouge de coquelicot éblouissant. Essayait d'entrouvrir mes paupières. Comme ma mère l'avait fait un matin (cela me revenait maintenant) : la veille, je m'étais endormi avec une sensation de sable dans les yeux. Et la nuit et le sommeil, sans que je m'en aperçoive, m'avaient cousu les paupières (les yeux, ça doit s'ouvrir, battre des ailes, jusqu'au plus haut, jusqu'au plus large, jusqu'au plus lointain de tout ce qui se donne par la lumière et par la nuit) : mes yeux fermés, fermés, fermés, qui se heurtent à l'obscur, leurs ailes sur quoi se resserre la main étouffante de l'obscur : c'est le matin pourtant. Matin affolé, pris dans un piège : « Maman, je suis aveugle, je suis aveugle », incapable d'ouvrir mes paupières collées l'une à l'autre par une sorte de croûte purulente. Ma mère m'avait alors badigeonné les yeux avec une infusion de camomille et peu à peu mes paupières avaient commencé à se décoller sur un jour trouble, un jour de vitre sale, chassieuse. C'était cela qui se revivait maintenant en moi, étendu, tandis que la lumière, soufflant sur mes yeux qui ne pouvaient encore s'ouvrir, mes yeux battant pour s'ouvrir, mais la mort en eux est si lourde, les dessillait peu à peu. Une lumière qui était rivière ruisselant, roucoulant, gargouillant, chuchotant, murmurant, comme si, à l'intérieur même des galets qu'elle roulait dans ses courses et ses rires de soie, des oiseaux s'éveillaient, allaient battre des ailes et chanter et s'envoler, une lumière qui était souffle et murmure du vent, et dans ce souffle et ce murmure tantôt douceur, promesse, printemps déjà, tantôt fraîcheur encore.

Mes yeux de nouveau capables de s'ouvrir, décousus ; je commençai à me relever ; une gangue de terre et de boue et de gravier et de racines se fendillait, s'ouvrait, tombait de moi, et je la regardais me quitter, et mon corps bougeait, reprenait vie ; seule l'explosion de l'obus qui m'avait enterré près de l'étang né dans un méandre de la rivière retentissait encore dans la nuit et le froid de mes os. Je commençais à me relever, m'agrippant, me tenant, me retenant au tronc d'un jeune cerisier tout tordu,

dont l'écorce, que l'on eût dit lacérée, flagellée, scarifiée, m'entrait dans la paume des mains, et je levais les yeux, délivrés, délivrés, vers ses rameaux encore noirs et nus, mais dont les quelques fleurs déjà ouvertes étoilaient le bleu profond du ciel, le faisaient tourner au-dessus de moi comme si, me relevant, je ne devais plus jamais cesser de me relever et de monter, de monter…

C'est alors qu'une rafale gicla dans l'eau de l'étang, tout près, me jetant à plat ventre ; je ne comprenais plus et je voyais, comme dépourvue de réalité, et pourtant penchée sur moi, caressant ma joue, une touffe d'herbe desséchée, blanchie, cassante, dont jaillissaient de jeunes pousses vertes, et la terre noire, sablonneuse, contre laquelle mon cœur battait. Dans laquelle j'aurais cette fois voulu m'enfoncer, m'abriter. Et si je rampais jusqu'à l'étang ? si je me laissais glisser dans son eau verdâtre, opaque, d'une trouble couleur de vase, crevée de bulles çà et là, une eau rêvante, mélancolique, somnambule, endormie sur ses cauchemars, comme si des « choses » vivantes, des sortes de chevelures d'algues s'étaient mises à respirer là-dessous, s'ouvraient comme des bouches ou des fleurs, happaient, aspiraient, engloutissaient, digéraient ? Et mes yeux sous les reflets des nuages et du ciel cherchaient et découvraient comme un jugement dernier d'ombres, d'obscures présences qui attendaient, flottantes, que je voyais monter et descendre en même temps, se mêler, se nouer les unes aux autres en luttes et en dévorations. Alors, une peur me retint et je restai terré près de cette herbe sèche où le printemps revenait, me serrant contre cette terre qui, cela se pressentait déjà, allait se réchauffer jour après jour – quand les nuages un moment s'écartèrent là-haut, s'écartèrent à la surface de l'étang. Devenu noir comme un éblouissement sous la lumière. M'approcher de lui, me risquer tout de même. M'approcher de ses battements de lumière qui maintenant venaient à ma rencontre en riant, portés par les papillonnements du vent. Battements de lumière vers lesquels mon cœur

battait, battements qui étaient vent et lumière descendus dans les profondeurs et le trouble de l'eau, dans son intransparence, dans ses rêves obscurs comme la vie et la mort… Plus intraversables que la nuit… Ces rires de lumière et de vent accourant à ma rencontre… Accourant mourir sur le sable… Un jour, j'étais venu à l'étang, à sa lumière que je ne comprenais pas, avec mon frère mort en moi et les larmes de mon père en moi, avec mon frère en moi comme si je le portais et le présentais dans mes bras tendus… Cette rencontre de lumière ensablée, de lumière mourant, se perdant dans le sable…

Alors, un cri saisit les roseaux, les saules, les bouleaux, le cerisier, la falaise de molasse, les arbres qui la couronnaient : la longue procession noire des sapins pénitents qui avait traversé l'hiver, les haillons gris des hêtres gemmés par les premières feuilles en train de s'ouvrir comme si le soleil poussait en elles, et çà et là les blanches floraisons, comme s'il avait encore une fois, une dernière fois peut-être, neigé durant la nuit, des cerisiers sauvages et des buissons d'épine noire ; comme un lièvre tapi dans les herbes, je me risquai à relever la tête : où était l'ennemi ? Une nouvelle rafale fit sursauter l'étang, crachant des aigrettes d'écume blanche. Bientôt suivie de l'apparition devant moi d'un garçon inconnu, mon âge probablement : j'allais avoir douze ans cette année-là. En riant, il jeta dans l'eau une nouvelle poignée de gravier, puis :

– Américain ?

– Bien sûr, bombai-je le torse. Fais attention : ici, c'est plein de Japs. Regarde… Et je montrai derrière moi les galets de la rivière où la barge de débarquement m'avait rejeté avec mes camarades de sa gueule encore ouverte sur les pierres : ils ont descendu tous ceux qui avaient débarqué avec moi. Puis je montrai derrière son dos : leurs nids de mitrailleuse, par là, et leurs canons : ils nous ont fauchés les uns après les autres. Mais toi aussi tu as réussi à passer ? Où est ta barge ?

Sa réponse souffla mon jeu comme un château de cartes : « Moi, je suis italien… vraiment italien, italien d'Italie… On

Extrait de la publication

m'appelle Antoine, mais pour de vrai je m'appelle Antonio… Bon, toi, tu peux m'appeler Tonio… Mais les Américains ont envahi l'Italie : alors, tu es mon prisonnier… »

Pourtant, lorsqu'il s'assit sur un tronc d'arbre dénudé, lisse, d'un gris soyeux, lumineux, que la rivière avait un jour abandonné là, il ne m'interdit pas de m'asseoir près de lui, et c'est moi qui l'interrogeai. Non, il n'était pas arrivé avec les Italiens venus pour la construction du barrage, qu'on logeait dans des baraquements près du village, « ces baraquements ont été construits pendant la guerre », commençai-je…

… Pendant la guerre, son père avait été soldat, il avait fait partie des nageurs de combat, nous sommes descendus avec lui dans les eaux de la Méditerranée une nuit qu'il chevauchait une sorte de torpille avec un de ses camarades, puis nous avons nagé, traversé les barrages sous-marins, déposé nos mines contre un destroyer anglais, enclenché la minuterie… Nous étions déjà loin, revenus à la surface, quand le navire avait explosé, s'était mis à brûler, s'était renversé sur l'eau avant de sombrer. « Bon, tu n'es plus mon prisonnier », et nous nous sommes enfoncés dans l'hiver de Russie, où son père avait combattu aussi, commandant d'un régiment de chars, le nôtre a été touché par les Russes, nous avons rampé dans la neige, elle nous a enfouis dans une tranchée, nous avons vu le cadavre de l'un de nos camarades se redresser dans la nuit, « tu comprends : c'était à cause du froid, avait dit son père, les cadavres durcissaient comme des pierres ; parfois, ça raidissait les corps à les faire bouger et même se relever » ; nous avons combattu les T-34 dont les chenilles écrasaient nos positions, nous avons été prisonniers, nous avons mangé des camarades morts pour ne pas mourir de cette faim qui hantait chacun de nos instants : je ne savais rien de cette guerre qu'il continuait à me raconter : « Mon père a été libéré deux ans plus tard ; quand il est arrivé à la maison, personne ne l'a reconnu. Il s'est enfermé dans sa chambre, pendant des années, jusqu'à ma naissance. Alors il a recommencé à travailler. Pour moi. Et son travail l'oblige à toujours voyager. »

Extrait de la publication

Puis nous avons encore défendu notre poste antichars et lancé une contre-attaque qui a forcé les Russes à battre en retraite, et le froid rose de la fin de l'après-midi (nous étions aux premiers jours d'avril) nous incita enfin à rentrer chez nous. Nous avons laissé la rivière, la plage de galets et, parmi les roseaux, l'étang formé dans son méandre, nous sommes montés par la brèche de terre et d'arbres qui fendait la falaise, l'échancrait vers le haut, nous avons rejoint le chemin au-dessus, où je repris mon vélo que je poussai par le guidon pour continuer de marcher avec Tonio sous les arbres, la forêt d'un côté, le vide de la falaise de l'autre ; nous marchions entre les deux ornières que les tracteurs avaient creusées dans ce chemin qui reliait le village à des champs ouverts entre les lambeaux de forêt. Nos pas bruissaient dans les feuilles tombées à l'automne et que maintenant les vents tièdes de printemps séchaient sur le sol. Nous avons joué à faire le plus de bruissements possible en allant traîner nos pieds dans les ornières où les feuilles avaient été balayées par le vent, s'étaient accumulées, devenues craquantes, friables ; la forêt même se mêlait à notre jeu : les froissements des feuilles trouvaient un écho dans les arbres où une ombre bleue commençait à gagner… Un écho ? Une incertitude me traversa furtivement le ventre : Et si d'autres pas ?… oui, si quelqu'un d'autre marchait, invisible parmi les arbres, et s'était mis à nous suivre…

Nos pieds foulaient et brassaient et tassaient à ce moment-là les feuilles brunes, d'un brun clair et presque roux, mêlées de glands d'un roux plus foncé, sous un grand chêne qui avait fait le vide autour de lui, vaste et tordu comme un grondement, un tonnerre ténébreux, lourd, rugueux, une colère pour toujours plantée là dans une longue torsion entre le ciel et la terre et que le dépouillement de l'hiver avait pour un temps mise à vif : « C'est ici qu'un soldat russe, un cosaque, s'est pendu. » Alors j'ai raconté à Tonio les baraquements plus loin, devant lesquels nous passerions bientôt, bâtis au début de la guerre pour accueillir les internés, les soldats français de

Extrait de la publication

juin 1940, et les Polonais, puis un moment quelques Juifs, puis des Italiens aussi et, vers la fin de la guerre, les Russes. Mon père m'avait raconté, il était à la frontière, lui, sur le Rhin, il y avait les Allemands de l'autre côté : s'ils avaient attaqué, mon père aurait été parmi les premiers sacrifiés et je le regardais et j'en parlais avec la fierté d'un fils de héros : « Les Russes étaient prisonniers dans des camps, en Allemagne, ils avaient faim, les nazis les traitaient comme des bêtes et Staline les méprisait comme des lâches, des traîtres qui ne s'étaient pas battus jusqu'au bout. Quand l'Allemagne a commencé à s'effondrer, beaucoup ont essayé de fuir en traversant le Rhin : nos rondes de nuit les découvraient dans les buissons, nus, tremblant de froid, si maigres, si maigres… Je me demande combien n'ont pas eu la force de nager jusque sur notre rive. Emportés par les eaux. Ça valait peut-être mieux que ce qui a suivi. Je les ai retrouvés ici après ma démobilisation : entassés dans ces baraquements. Au moment des foins, je venais d'être démobilisé, je n'avais pas de travail, je me suis engagé chez un paysan qui faisait aussi travailler des Russes. L'un d'eux essayait de nous parler, en allemand : *Stalin… Wir, Russen, Kriegsgefangenen… Stalin töten… alle… mich… diesen* (et il montrait un de ses camarades)… (puis l'autre) *auch diesen… ta-ta-ta-ta-ta* (comme s'il tenait une mitraillette) *ta-ta-ta-ta-ta… kaputt… alle kaputt…* Il nous répétait ça chaque fois que nous nous arrêtions sous les arbres pour nous reposer un peu, pour les neuf heures et les quatre heures, et à la ferme pour dîner, et au souper avant de retourner au camp. Je ne sais pas s'il espérait quelque chose en nous rabâchant ça, que nous pourrions peut-être leur offrir un refuge ou parler à nos autorités, intervenir pour eux. » Il y avait dans les champs un tremble solitaire où mon père s'arrêtait quand nous passions en promenade : « C'était ici ; chaque fois que je passe sous cet arbre (dont les feuilles chuchotaient, ruisselaient sans cesse des souffles du vent), je crois encore les entendre », et il rappelait les paroles du soldat russe : *Stalin…*

Extrait de la publication

Kriegsgefangenen… ta-ta-ta-ta-ta… ta-ta-ta-ta-ta… kaputt… alle… kaputt… Je trouvais que mon père radotait un peu, mais il ajoutait : « C'est comme si l'arbre s'en souvenait et me le rappelait à chaque fois. Au mois d'août, le paysan les avait réengagés, pour les moissons cette fois, que l'on faisait encore à la faux dans certains champs ; un jour ils ne sont pas revenus : ils avaient appris qu'ils allaient être renvoyés chez eux dans quelques jours. Je suis allé le soir du côté des baraquements, j'aurais voulu les revoir, leur parler encore une fois ; on disait qu'ailleurs il y avait eu des problèmes avec les internés russes, un officier avait même donné l'ordre de leur tirer dessus, mais pas avec ceux-ci. Ils étaient là par paquets, des paquets d'ombres, qui n'attendaient rien, des paquets de silence, gardés par des soldats et des chiens et j'aurais pu être l'un de ces gardes : j'avais porté le même uniforme… » Je ne comprenais pas alors ce que mon père voulait dire par là.

Cette nuit-là, l'un des internés a réussi à se procurer une corde et à se faufiler à l'extérieur du camp, après l'appel du soir. Il a marché jusqu'à ce chêne. L'air autour de nous sentait encore la neige, pourtant depuis des jours disparue, mais dont l'odeur froide s'attardait sous les arbres ; je dis à Tonio : « C'était au mois d'août », et pendant que je parlais cela sentait pour moi les buissons de ronces et la sombre douceur des mûres et les grappes acides des sureaux et les champignons que mon père me faisait découvrir sous les feuilles et dans la mousse après les orages. Est-ce que l'homme avait senti la chaleur de l'été en marchant par là, ou est-ce qu'il avait froid ? Nous avons tourné autour de l'arbre, cherchant une prise, comme il avait dû le faire lui aussi, hésitant : celle-ci peut-être ? Foulant et froissant les feuilles, j'essayais d'entendre si les arbres à l'entour en répercutaient un écho pareil à celui qui m'avait inquiété tout à l'heure : rien. Tonio me montra un moignon de branche dans le tronc, à hauteur de nos visages, puis d'autres, plus haut ; quelqu'un avait, il y a longtemps, ébranché ce qui n'était encore qu'un jeune chêne. En s'agrippant à ces

Extrait de la publication

moignons, en y appuyant le pied, on pouvait atteindre les premières branches, des bras distordus, énormes, inhumains, et Tonio prit son élan : « Eh bien, suis-moi ! » Je le regardais comme s'il envahissait le jardin d'un autre ; pourtant, je m'élançai, moi aussi, et je fus bientôt installé contre le tronc, le cœur battant. Un mort avait fait les gestes que nous faisions ; cet arbre était à lui. « Tonio, redescendons ! » Mais il me regarda en riant et saisit la branche la plus épaisse : « C'est à celle-ci qu'il s'est pendu ? » et il s'y suspendit lui-même des deux mains : « Je suis le pendu ! », laissa tomber sa tête en avant, un peu inclinée, un peu tordue sur le côté, puis « tourna les yeux », comme on disait, je n'en voyais plus que le blanc, en même temps que sa langue lui sortait de la bouche. « Ce n'est pas bien, redescends ! » et je m'accrochais au tronc, alors que déjà il se laissait tomber et roulait dans les feuilles… Comment pouvait-il jouer avec la mort ? Moi, la mort ne me laissait pas tranquille : il y avait eu mon frère mort dans un cercueil chez nous, mon frère qui avait deux ans de plus que moi, que j'avais vu à l'hôpital et qu'on avait ramené un jour, de la cire froide dans un cercueil, de la cire froide sous mes lèvres, de la cire froide sur laquelle les larmes de ma mère brillaient impuissantes, caressées par la lumière de la flamme veilleuse allumée. Non, pas aujourd'hui ! Vite, m'élançant du tronc, je sautai rejoindre Tonio. Il s'était déjà relevé, me lançait des poignées de feuilles mélangées de glands, riait et dansait et bondissait, mais je n'arrivais pas à rire vraiment.

Il s'est arrêté : « À quoi tu penses ? »

Et je lui dis que c'était à ce prisonnier qu'on avait retrouvé pendu. Aux autres prisonniers. Ils avaient été emmenés quelques jours plus tard, un matin, vers neuf heures. Ils avaient dû marcher depuis le camp jusqu'à la gare, ils avaient traversé le village. Et pendant que je racontais à Tonio, j'entendais encore mon père :

– On en voyait même qui pleuraient… tous ces hommes avaient espéré qu'on leur donnerait l'asile… je ne sais pas s'ils

Extrait de la publication

Postface

Les lieux où se déroule ce roman me sont pour la plupart familiers ; je les habite de mes rêves et de mes histoires depuis mon enfance. Certains ont disparu, d'autres se sont transformés ; bien peu sont restés intacts. Mais les principaux personnages du roman ne s'inspirent pas d'hommes et de femmes d'ici. Il s'agit bien d'une fiction et de personnages fictifs.

Fiction également les quelques pages où il est question de policiers, de juge et d'avocats. L'intérêt du récit a primé sur l'exactitude de la procédure judiciaire.

La mise des enfants n'est en revanche pas une fiction ; elle a existé jusqu'en 1930 et s'est encore pratiquée hors la loi dans les années suivantes, plus ou moins ouvertement. J'ai pris la liberté d'en prolonger l'usage d'une trentaine d'années, m'autorisant du fait que, jusque dans les années 1970, des enfants ont été, par milliers, légalement enlevés à leurs parents par les autorités pour être placés dans des orphelinats ou dans des familles, en particulier dans des fermes où ils étaient obligés de travailler, battus, parfois abusés. Les autorités suisses n'ont pas jugé nécessaire, jusqu'ici, de créer une commission de recherche à ce sujet. Toutefois, en août 2011, le Conseil fédéral a tout de même fini par admettre qu'il pourrait présenter des excuses à ces enfants. Ce qui à ce jour n'a pas encore été fait.

Au sujet de la mise des enfants, je voudrais remercier ma collègue et amie Anne Dafflon, qui a mis à ma disposition son mémoire de licence et une nouvelle écrite en patois par son grand-père Joseph Yerly (1896-1961), traitant de ce sujet. Occasion de rappeler qu'il existe chez nous une riche production littéraire en patois, dont Joseph Yerly a été l'une des grandes voix.

Extrait de la publication

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. N° 106124 ( )
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication